

enseigne de rigueur ; il n'y avait donc point à choisir ; nous entrâmes.

Figurez-vous une grange sombre et humide, partagée en deux par une ou deux poutres, et deux ou trois tonneaux. A droite, une cheminée, deux tables, quelques vaisselles, et une de ces armoires immenses où se couche (1) toute une famille ; à gauche, un râtelier, une auge, de la paille ; en un mot, une étable complète garnie d'une vache et d'un cochon !... C'était là le seul hôtel du pays.

Notre entrée y fit grande sensation. Une petite fille qui jouait par terre se releva bien vite et courut se cacher derrière sa mère : la mère lâcha sa quenouille, et nous regarda tout ébahie ; le père quitta brusquement sa pipe, le cochon se mit à grogner, et la vache nous regarda de travers.

« Madame, commença William, en s'adressant à l'aubergiste, pouvez-vous nous loger cette nuit, et nous donner tout de suite de quoi nous restaurer ? »

La pauvre femme nous regarde sans mot dire, branla la tête, et apostropha son mari en bas-breton. Celui-ci nous répondit dans le même idiôme : il était clair que ni l'un ni l'autre ne nous avait compris.

J'eus recours aux signes. Je levai le coude je penchai la tête sur mon avant-bras, et je fermai les yeux comme si je voulais dormir. L'aubergiste me fit un signe affirmatif, ouvrit un tiroir et en tira une serviette qu'elle me présenta.

« Pas cela, m'écriai-je, ce n'est pas cela ! » et je recommençai ma pantomime en imitant la respiration d'un homme endormi.

L'aubergiste crut sans doute que je souffrais de la tête, elle plia le mouchoir en bandeau et me le présenta une seconde fois. J'étais presque en colère.

« Mon Dieu, me dit William, ce n'est point de la nuit qu'il s'agit maintenant : allons d'abord au plus pressé. »

Alors il fit remarquer que nous étions mouillés, s'approcha de la cheminée et tendit les mains vers le foyer ; puis il montra l'une des tables, ouvrit la bouche, y porta la main et fit semblant de manger et de boire. Tout cela fut très bien compris. L'homme nous alluma un bon feu, la femme nous apporta un pot de cidre, un gros pain de huit livres, quelques galettes de

blé noir, et une motte de beurre ; nous approchâmes la table de la cheminée, et nous nous mîmes en devoir de chasser en même temps le froid et la faim qui nous tourmentaient.

A peine nous commencions, qu'un grand nombre de buveurs arrivèrent et encombrèrent la maison. Ils venaient pour nous voir. La singularité de notre costume nous avait fait remarquer, le bruit de notre arrivée s'était promptement répandu, et tous les curieux du pays venaient acheter pour deux liards (c'était le prix du pot de cidre) la faveur du pouvoir nous considérer à leur aise.

Je puis vous assurer qu'ils en prenaient pour leur argent. On faisait cercle autour de nous ; on se poussait, on nous montrait au doigt, on chuchotait et l'on riait aux éclats.

Nous étions sans doute quelque chose de fort divertissant pour eux, mais il ne l'étaient pas considérablement pour nous. Aussi, dès que nous fûmes séchés et restaurés, je proposai à William d'aller visiter le vieux château que nous avions aperçu à l'entrée du village.

« Volontiers me dit-il, mais il faudrait auparavant nous assurer d'un gîte pour la nuit.

—Après, mon cher, après. Tous nos spectateurs seront retirés ; nous nous entendrons plus commodément avec l'aubergiste.

—Soit ! »

Nous payâmes notre dépense qui s'élevait à douze sous chacun, le cercle des curieux s'ouvrit à regret pour nous laisser passer, et nous sortîmes, malgré la pluie qui tombait toujours. Bien nous en prit, comme vous allez le voir.

Le château que nous allions visiter nous avait paru désert et abandonné ; ses tours étaient ébréchées, ses créneaux étaient délabrés, plusieurs pans de murailles étaient tombés ; en un mot, c'étaient des ruines ; nous ne pensions guère y trouver des habitants, et nous espérions bien les explorer et les parcourir, comme nous avions fait à Chantosé et à Suisinio.

Nous fûmes désappointés en trouvant porte close. Nous frappâmes à diverses reprises, un vieux domestique vint entrouvrir la porte et nous parla en bas-breton.

« Voir.... château ? » lui demanda William, en appuyant sur chaque syllabe, et en gesticulant aussi clairement que possible.

Le vieux domestique ouvrit la porte tout entière ; et dès que nous fûmes entrés, il nous fit

(1) Les paysans bretons couchent dans des armoires.